



LETTRE du Musée du Sous-Officier



Numéro 6 - Mars 2012

ÉDITORIAL

Les traditionnels mouvements estivaux ont porté de nouveaux acteurs militaires à s'occuper du musée. Un nouveau général, un nouveau conservateur, un nouveau directeur de la communication et enfin un nouveau directeur du musée, votre serviteur.

C'est l'occasion pour nous de saluer le travail de nos prédécesseurs respectifs qui, en parfaite harmonie avec l'association « Les Amis du Musée, Le Chevron » et après une difficile période, ont pu par leur incessante action permettre la réouverture du Musée du Sous-Officier.

Il nous appartient maintenant de conforter ce premier succès, cette étape initiale indispensable qu'il nous faut exploiter dans le but de ramener dans nos rangs ceux qui s'en étaient éloignés et d'inviter aussi beaucoup d'autres à nous rejoindre. Nous nous sommes déjà engagés dans plusieurs actions concrètes visant à faire reconnaître notre musée comme le musée de tradition de tous les sous-officiers de l'armée de Terre, musée indissociable de la formation dispensée dans notre école, musée qui contribue à la reconnaissance de l'ENSOA comme « Maison Mère » des sous-officiers.

Ainsi, les bataillons d'élèves sous l'impulsion de leur commandant respectif se sont résolument impliqués dans un soutien actif. Si la visite du musée de toutes les sections est un temps fort dans la formation morale du futur sous-officier, il faut remercier les différentes promotions qui apportent leur contribution à l'enrichissement des collections. Celle-ci se concrétise par la réfection de tenue, ou l'achat d'armement, comme par l'abondement des ressources financières, notamment par des dons importants d'insignes.

Par ailleurs, le général commandant l'ENSOA a saisi tous les présidents de sous-officiers (PSO) des formations de l'armée de Terre, en leur adressant une lettre personnelle pour les inviter à adhérer à l'association. Si la portée de cette action devra être mesurée avec le temps, il faut déjà se réjouir du don des PSO aux journées annuelles de novembre dernier.

A ces mesures visant à augmenter la fréquentation et susciter des adhésions toujours plus nombreuses, s'ajoutent des perspectives encourageantes en matière d'infrastructure. Ainsi l'armée de Terre a accordé une enveloppe financière de 1 million d'euros pour 2013-2014 qui sera consacrée à aménager une nouvelle salle aux normes ouverte au public et doubler l'espace d'exposition actuelle, mais aussi à regrouper les réserves dans le même bâtiment.

Enfin, au-delà de notre environnement militaire immédiat, il s'agit aussi d'associer tous ceux de la société civile qui pourront, par leurs dons et autres subventions participer au développement de notre musée.

Bien sûr, il nous faudra faire feux de tous bois, être persévérants, solidaires et patients pour que, petit à petit, notre musée obtienne le statut qu'il mérite amplement au regard des faits d'armes des sous-officiers qui depuis toujours suscitent notre légitime admiration.



Surfer sur Internet à :
www.museedusousofficier.fr

Le colonel Patrice Antonelli
Directeur du Musée du Sous-Officier

La médaille du sous-officier :

la Médaille militaire

Dans les semaines qui suivirent le coup d'état le faisant prince-président de la moribonde II^e République, Louis-Napoléon Bonaparte institue la Médaille militaire par décret du 22 janvier 1852.

Son désir de signifier le retour prochain de l'Empire (présence de l'aigle impérial et de sa propre effigie) répond aussi au besoin de créer une décoration réservée aux non-officiers et aux sous-officiers en particulier.

Il s'inspire de l'ordre de la Couronne de Fer (institué en 1805 par son oncle Napoléon pour son royaume d'Italie). Le jaune du ruban remplace la couleur orange qui passe vite ; la Médaille Militaire est, tout comme l'ordre italien de Napoléon I^{er}, accolée à la Légion d'Honneur.

Décriée à sa création, il fut décidé de remettre la Médaille militaire aux officiers généraux ayant exercé un commandement au feu ; ce qui valorise le corps entier des médaillés militaires. Le général de division Lyautey, commissaire résident général de la République française au Maroc, se fera remettre cette décoration par l'adjudant Caviglioni, lui-même médaillé, le 15 septembre 1915.

Les médaillés militaires sont régis par la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur. Leur marraine est son altesse impériale, la princesse Napoléon.



Peinture du maréchal Lyautey par Marcel Baschet, 1934.



Brevet décerné en 1859.

Le drapeau de l'ENSOA fait partie des rares unités à avoir été décorées de la Médaille militaire.

Le drapeau des chasseurs, l'étendard du RICM et le drapeau du 3^e REI sont les seuls autres drapeaux de l'armée de Terre à arborer aujourd'hui la Médaille militaire.

La première femme médaillée militaire fut Perrine Cros, cantinière, épouse de sous-officier, blessée à Solférino en 1859.

La Médaille militaire, destinée à couronner la haute vertu militaire, était surnommée à juste titre sous le Second Empire : le Bijou de l'Armée. Aujourd'hui encore, la Médaille militaire est une des décorations les plus estimées, y compris au niveau international.

Société mutualiste, la Société Nationale d'Entraide des Médaillés Militaires (SNEMM) a pour vocation de rassembler tous les médaillés militaires, de défendre le prestige de la décoration, les intérêts et les droits de ses membres.

La SNEMM a établi un partenariat avec le Musée du Sous-Officier le 24 novembre 2011.



Alcide Savatier (175^e promotion), 1^{er} parrain de l'ENSOA ayant reçu cette décoration.



Ordre de la Couronne de Fer, 1^{er} type, insigne de Chevalier, face, argent émaillé, modèle italien.



Insigne G 4742 de la 20^e promotion de l'ENSOA, à l'école du 4 mars 2002 au 25 octobre 2002.

Les 9 types de Médaille militaire à découvrir au Musée du Sous-Officier



Type 1 de 1852-1853
ou « modèle présidence »,
les ailes de l'aigle impérial
sont attachées à la médaille.
(n° inv. 2007.0.D1/74)



Type 2 de 1853-1870
ou « modèle second empire »,
les ailes de l'aigle impérial
sont détachées de la médaille.
(n° inv. 2007.0.D1/75)



Type 3 dit « des Versaillais »,
de 1870-1873, comporte un
trophée biface, attaché à
la médaille, qui a remplacé
l'aigle impérial. L'effigie de
la République est substituée à
celle de Napoléon III.
« République française 1870 »
fait office d'exergue en lieu et
place de « Louis Napoléon ».
(n° inv. 2007.0.D1/76)



Type 5, de 1873-1878,
Le trophée biface, mobile,
est lié par un anneau à
la médaille. La cuirasse
disparaît au revers.
(n° inv. 2007.0.D1/81)

Le type 4 dit « de la Marine », de 1873-1878, s'identifie par le trophée biface qui devient mobile et qui est lié à la médaille au moyen d'un anneau. L'émail supportant l'exergue est vert pour la marine et bleu pour la troupe.



Type 6 de 1878-1910,
le trophée devient uniface. Il
existe plusieurs variantes de
l'effigie de la République.
(n° inv. 2007.0.D1/103)



Type 7 de 1910-1950
dit « médaille du Poilu »,
l'anneau du système
de fixation du trophée est
remplacé par une charnière
B2 (n° inv. 2007.0.D1/79)



Type 9 modèle actuel.
Depuis 1951.
(n° inv. 2007.0.D1/78)

Le type 8 dit « médaille des généraux », de 1873-1951 est conforme au type 5 mais avec une médaille plus bombée et en or.

Le musée possède
aussi quelques types
« fantaisistes », où le ruban
regroupe plusieurs
décorations.





Lors de la cérémonie du 150^e anniversaire de la Médaille militaire, dans la cour d'honneur du château de Vincennes, le 5 février 2002, le président de la République a remis la Médaille militaire au drapeau de l'ENSOA.



24 novembre 2011, le Musée du Sous-Officier a établi un partenariat avec la Société Nationale d'Entraide des Médailleurs Militaires.



Monsieur le major (er) Jean-Paul Martin, secrétaire général de la SNEMM et le colonel Antonelli, adjoint du général commandant l'école lors de la signature du partenariat et avant la remise d'un chèque de soutien au musée en présence du major (er) Mitton, président de l'association «Le Chevron - Les amis du musée» ainsi qu'une plaque dédiée à un sous-officier disparu dans la Grande guerre.

Le 1873 « Le bâtisseur d'empires »



La guerre franco-allemande de 1870-71 voit la défaite de la France. Cette défaite est due en partie à une politique militaire désastreuse et à un armement disparate, inadapté (vieux fusil chassepot, revolver type Le Faucheur, pistolet 1822 bis).

Pour pallier cette faiblesse, on importa en nombre de l'armement anglais et américain. A la fin de la guerre, en remplacement de cet armement déficient, les inventeurs Chamelot et Delvigne mettent au point en 1871 un revolver à percussion centrale en double action.



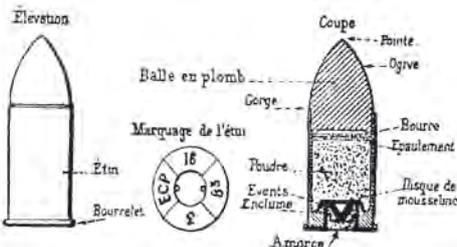
Planche des brevets 32848 et 33283 déposés en 1873 par Chamelot et Delvigne.



Ce revolver, adopté par l'armée française, prendra le nom de revolver réglementaire mle 1873 pour la troupe, mle 1874 pour les officiers et mle 73M pour la marine. De très belle conception, robuste, simple de démontage, cette arme sera usinée par la manufacture d'armes de Saint-Etienne, sa fabrication prendra fin en 1886.



Page du catalogue de la manufacture d'armes de Saint-Etienne.



Sa légende s'est forgée dans les guerres coloniales de la III^e République. Malgré la faible performance de sa munition, de nombreuses variantes virent le jour à partir du mle 1873, version civile, cinéma, instruction et dans divers calibres. Ce modèle sera copié dans de nombreux pays.

Le 1873 sera remplacé par le revolver mle 1892 et le fusil Lebel. Il sera utilisé jusqu'en 1940.



L'étui de transport comprenant à l'intérieur 2 rangées de 6 cartouches de réserve.

Major (er) Gilbert Stein

CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES

Longueur : 241 mm
Rayures : trois, gauchères
Poids : 1,08 kg

Capacité : 6 coups
Canon : 114 mm
Vitesse initiale : 198 m/s

Calibre : 11,4 mm
Visée : fixe

COMPTE RENDU DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION « LES AMIS DU MUSEE – LE CHEVRON » du JEUDI 13 DECEMBRE 2011



Présidé par le général Thuet, commandant l'école nationale des Sous-officiers d'active, et le major (e.r) Mitton, président de l'association «les Amis du Musée-Le Chevron», un conseil d'administration a eu lieu le mardi 13 décembre 2011, dans la « salle des Flammes », quartier Coiffé, au bâtiment Etat Major de l'Ecole.

Le Président Mitton, souhaite la bienvenue aux administrateurs, aux membres du bureau et aux invités présents avant de leur exposer le compte rendu moral. L'année 2011 s'achève sous de bons auspices. En effet, la réouverture du Musée en est l'élément essentiel. L'année 2012 doit nous permettre, tout en étant attentif aux évolutions, de poursuivre notre engagement. Il faut que nous améliorions notre information vers l'extérieur, vers les bataillons élèves et bien entendu vers les cadres de l'armée de Terre. Les PSO ayant visité le musée durant leur stage annuel ont pris, je l'espère, conscience du bien fondé de son existence et qu'ils propageront à leur niveau la bonne parole. Une convention de partenariat entre l'ENSOA et la Société Nationale d'Entraide de la Médaille Militaire (SNEMM) a été signée. Une réunion infrastructure s'est tenue en vue de déterminer les travaux nécessaires à réaliser pour permettre la réouverture au public de la salle de gauche du rez de chaussée. Nos finances sont saines. L'étude du bilan financier le prouvera. Le Hors Série numéro 4 est en cours d'élaboration. A chaque cérémonie de remise de galons, l'Association remet un prix au Major de la promotion. Un stand tenu par les membres du bureau offre au public un éventail d'articles tels que, insignes, livres, brochures à des prix raisonnables. La DirCom de l'Ecole nous apporte un énorme soutien dans la réalisation de « La lettre du Musée ». Notre espoir est de voir grossir sensiblement nos effectifs, gage de réussite de notre ténacité dans nos efforts de recrutement, mais aussi l'obtention du label « Musée de France » qui comblerait et récompenserait par son attribution les membres du bureau qui se démenent pour cela.

Le commandant(h) Neau, directeur administratif, commente le bilan financier 2010-2011 et annonce un avoir de 36 361 € au 31 août 2010 et un avoir de

38 775 € au 31 août 2011 soit un excédent de 2 414 €. Dans le domaine des produits qui est excédentaire de 4 923 € par rapport au prévisionnel, et ce malgré la chute des cotisations, les subventions et divers dons expliquent largement cette balance positive. Dans le domaine des charges, pratiquement toutes les dépenses sont inférieures au prévisionnel sauf en investissement pour le patrimoine du musée. A la suite du bilan financier, il est présenté le budget prévisionnel pour l'exercice 2011-2012. Ce bilan est volontairement, à l'instar de celui des autres années, légèrement déficitaire. Le Commandant explique la raison d'un tel choix avec les avantages et les inconvénients qui en découlent. Malgré tout à la fin de cet exercice, le fond de réserve sera de 23725 €.

A ce jour l'Association compte 533 adhérents. Cette baisse des effectifs s'explique en partie par l'abandon de la parution de la revue « Le Chevron » fin 2008, d'où une perte importante d'abonnés, puis la longue fermeture du Musée qui fait que cadres et élèves se désintéressent d'un lieu qu'ils ne peuvent visiter.

Il est impératif que notre site reste en accord avec celui de l'ENSOA. Les administrateurs externes au bureau doivent lui faire remonter leurs remarques et assurer une veille en particulier sur les mises à jour. Un point sera réalisé à l'assemblée générale.

Le capitaine Leroux, conservateur en poste depuis juillet 2011, expose aux administrateurs les activités du musée depuis sa prise de fonctions et celles à venir. La demande de labellisation « Musée de France » présentée au DELPAT en septembre dernier sera certainement validée au cours du 2^e semestre 2012. L'exposition temporaire « Armes et bagages » s'achève le 16 décembre 2011. En 2012 le musée présentera

l'exposition « Bataillon Français de Corée » qui sera suivie d'une exposition des « Peintres officiels de l'Armée ». Les collections sont à 30% enregistrées dans l'inventaire. Les sections d'élèves visitent de nouveau le musée. Le musée a acheté un képi d'adjudant-chef dentiste. Des objets ayant appartenu à des prisonniers de guerre sont exposés dans l'espace 39/45. Lors de leur stage, les PSO ont offert une tenue de sergent-chef des troupes aéroportées conflit indochinois. Don également de la famille Paillier. Le musée a procédé à la restauration de la gravure Denfert Rochereau et d'une vareuse 1916 d'un élève de l'Ecole Militaire d'Infanterie et des Chars de Combat, grâce au projet mené par les élèves du 4^e Bataillon.

Le colonel Antonelli, directeur du musée, remercie l'association de son travail et de son accueil. Il pense que pour relancer le musée, il est nécessaire de revoir le règlement de service intérieur et la note de fonctionnement. En interne, les élèves avec leur encadrement doivent impérativement passer par le musée. Un courrier doit être adressé à chaque cadre. En externe, le général commandant l'ENSOA a adressé une lettre à tous les régiments afin que les PSO poursuivent leur action au niveau de leurs sous-officiers. A l'initiative du CRENSOA, les bénéficiaires dégagés par l'organisation d'un vide grenier, ouvert à tous, le dimanche 27 mai 2012 au quartier Marchand seront intégralement reversés au musée. Il est envisagé de faire appel à certains partenaires du secteur privé (chefs d'entreprises, banques,...) afin de les solliciter dans le cadre des travaux de rénovation des salles.

La date de l'Assemblée Générale est à définir en fonction des vacances scolaires, des activités de l'Ecole, probablement fin février ou début mars 2012. Au cours de cette AG il sera procédé au renouvellement de la moitié du Conseil d'Administration.

De nombreux collectionneurs, cadres en retraite ou de réserve émettent le souhait qu'une promotion porte le nom « Missions Extérieures ». Le commandant de l'Ecole ne se montre pas favorable à cette idée. Les OPEX s'étendant de 1963 à nos jours, elles sont très différentes les unes des autres. Une promotion doit se rattacher à des faits ou à des sous-officiers précis.

Par contre pour le cinquantenaire de l'école en 2013, toutes les promotions porteront le même nom « Promotion du Cinquantenaire ».

Le lieutenant-colonel (h) Riera, vice-président, pense que pour 2013 l'Association devra effectuer une refonte de ses statuts et réécrire quelques articles. Ne pas oublier que le musée c'est aussi le monument aux morts, la stèle, les véhicules exposés, le buste de Marchand. L'avis technique du Génie doit être comparé avec d'autres en concurrence. Le bâtiment de l'horloge devant disparaître, il faudra prévoir de positionner les réserves dans le même bâtiment que le musée après réfection des sols, des plafonds,... En ce qui concerne

les élèves semi-directs, ils sont sollicités dans leur régiment, ils ne « s'approprient » pas de la même manière que les élèves directs le parrain de promotion. Il serait bon de leur faire des rappels à l'occasion de leur parcours de tradition.

Le général commandant l'Ecole adresse ses plus vifs remerciements aux membres du conseil d'administration pour l'énergie dépensée et déployée pour faire vivre le musée. Il fait part aux administrateurs de ses principales préoccupations concernant le musée. Il souligne l'importance de l'adhésion de tous : sous-officiers de l'armée de Terre, élèves de l'école. Le terme « Maison Mère du Sous-Officier » est en péril, en effet un engagé volontaire même en devenant sous-officier est beaucoup plus attaché à son régiment qu'à l'Ecole. Il est impératif que le commandement sensibilise les élèves sur le rôle pédagogique du musée dans leur formation de sous-officier (culture, esprit, tradition, mémoire,...) et leur rappelle la nécessité de leur investissement dans leur musée. Le général juge indispensable la réouverture rapide, après travaux de rénovation et de mise aux normes, de la salle de gauche du rez de chaussée (200 000 €) pour la mise en valeur des nombreuses collections. Un entretien à ce sujet avec le DELPAT est prévue début 2012.

Le Chevron

LE BATAILLON FRANÇAIS DE L'ONU EN CORÉE

1950-1953

1^{ER} FÉVRIER 2012
19 AVRIL
ENTRÉE GRATUITE



DU MERCREDI AU DIMANCHE
DE 10 HEURES À 12 HEURES ET DE 13 H 30 À 18 HEURES
MUSÉE DU SOUS-OFFICIER
QUARTIER MARCHAND — 79400 SAINT-MAIXENT-L'ÉCOLE
TÉL. : 05.49.76.85.31.

1950-1953

Le Bataillon Français de l'ONU en Corée



En février 1945, lors de la conférence de Yalta, les Etats-Unis, l'URSS et le Royaume Uni se partagent le contrôle du monde. Pour inciter les Soviétiques à entrer en guerre contre le Japon, le président Roosevelt est contraint de céder la moitié de la Corée à Staline. Le pays est divisé à hauteur du 38^e parallèle. En 1948, la Corée du Nord, équipée et soutenue par l'URSS, déclare exercer sa souveraineté sur l'ensemble du pays.

Le 25 juin 1950, le dirigeant communiste Kim-II-Sung lance ses troupes, bien armées et préparées, à l'assaut de la Corée du sud. Le 28, Séoul est aux mains des Nord Coréens. La veille l'ONU avait condamné cette agression et le 7 juillet elle confie, par sa résolution 84, le

commandement d'une force onusienne aux Etats-Unis. Partant de la poche de Pusan où étaient acculés les restes de l'armée sud coréenne, les Américains contre attaquent victorieusement.



Dès le 22 juillet 1950, la France décide de participer, aux côtés des 15 autres nations engagées, à ce qui sera la seule action offensive de l'ONU à ce jour. Un bataillon de type U.S. est mis sur pied au camp d'Auvours dans la Sarthe. Il incorpore un peu plus de 1 000 hommes, uniquement sur volontariat, et débarque le 29 novembre 1950 à Pusan pour être équipé et se former sur matériel américain. Le 11 décembre 1950, il est incorporé au 23^e régiment d'infanterie de la 2^e division US « Indianhead » (tête d'indien), créée en France durant le dernier conflit mondial. Entre temps, Séoul est retombée aux mains des communistes renforcés d'unités chinoises.

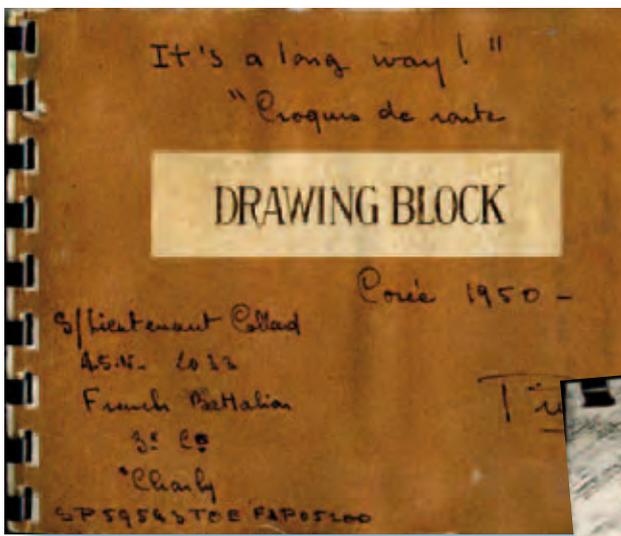
Le bataillon des volontaires français sera de toutes les batailles et gagnera très rapidement l'estime et le respect de ses camarades d'outre-atlantique. Pour n'en citer que quelques-unes : Twin Tunnels, Chipyong-Ni (où encerclés par 4 divisions, les « Frenchies » gagnent leur deuxième citation américaine), Crèvecoeur et Arrowheads (25 000 obus chinois reçus sur les positions françaises en deux jours). Son engagement intense impose l'envoi régulier de volontaires pour combler les rangs qui s'éclaircissent.

Les combats de Crèvecoeur, à l'automne 1951, sont particulièrement violents. C'est dans un paysage dévasté par les effets de l'artillerie que le bataillon français est engagé.

« Ceux du Bataillon Français pourront dire aux vieux de 14-18 qu'ils ont vécu quelque chose qui valait Verdun. »

Général Monclar

Trois mois après les accords de cessez-le-feu, ramenant le pays à sa situation géographique originelle autour du 38^e parallèle, les volontaires français embarquèrent pour l'Indochine.



Avec 280 tués au combat, 7 disparus, 12 prisonniers et 1350 blessés, le bataillon français de l'ONU en Corée aura montré un courage héroïque en luttant dans des conditions climatiques parfois extrêmes allant jusqu'à l'affrontement à la baïonnette, voire à mains nues.

Combattants souvent oubliés, ils payèrent un lourd tribut à la préservation de la liberté des sud-Coréens qui leur en seront à jamais reconnaissants.

Capitaine Anthony Leroux



LA MISE SUR PIED DU BF/ONU

L'envoi du *La Grandière* ne satisfait cependant pas le secrétaire général des Nations unies qui souhaite que la France, membre permanent du Conseil de sécurité, s'investisse davantage aux côtés de la coalition en envoyant des troupes au sol. Face à son insistance et pour honorer son statut de grande puissance retrouvée, le gouvernement français ne semble avoir d'autre choix que d'accéder à cette requête. Toutefois, afin de ne pas ponctionner l'armée française en cadres d'active, dont la présence est indispensable en Indochine et sur le théâtre européen, l'état-major décide la constitution d'une unité composée presque exclusivement de volontaires, dont de nombreux réservistes, vétérans des campagnes de la Seconde Guerre mondiale ou d'Indochine. Le 25 août 1950, deux mois après le déclenchement de la guerre, le « 1^{er} Bataillon français de l'ONU » voit officiellement le jour. Les volontaires se présentent, à partir du 1^{er} septembre 1950, au Centre régional d'instruction et d'organisation du train (CRIOT) n° 3, situé à une douzaine de kilomètres à l'Est du Mans.

Pendant plus deux mois, le camp d'Auvours accueille plusieurs milliers de candidats. Après une sévère sélection, mille volontaires sont retenus qui viennent de tous les horizons de la société française. Comme l'écrit quelques années plus tard le chef de bataillon Le Mire dans son ouvrage *L'assaut de Crèvecoeur* : « on trouve des grands, des gros, des petits, des maigres nerveux ; mais ce que nous recherchons ce n'est ni la taille ni le poids ; puisque le docteur les trouve bons, c'est qu'ils le sont. Non, c'est l'allure et le regard qui nous intéressent d'abord. Nous voulons des hommes qui tiendront moralement. Puisque ce bataillon à la chance d'être formé de volontaires, profitons-en pour jauger aussi les caractères. Un combattant c'est d'abord un caractère [...]. Naturellement ajoute-t-il, il se présente, comme toujours, quelques hommes ayant subi une ou plusieurs condamnations. Les dossiers sont soigneusement épluchés. [...] Après éliminations quelques-uns se révèlent être des cas intéressants, nous les gardons ». Si les motivations sont diverses, l'attrait de l'aventure et la volonté de lutter contre le communisme au sein de la première formation française à combattre sous le drapeau onusien semblent deux raisons partagées par tous les combattants français. À la fin du mois d'octobre 1950 après quelques semaines d'instruction et d'organisation des compagnies, le bataillon est enfin réuni au complet : anciens parachutistes, légionnaires, fantassins, chasseurs à pied, cavaliers ou sapeurs, tous sont prêts pour rejoindre la Corée.

Le général Monclar et des officiers de son état-major. Au centre, l'assistante sociale, Claire Montboisses, alias « Pepita »



Couverture du « Piton », l'organe de presse interne du bataillon français



Le Président du Conseil de l'époque a voulu pour des raisons politiques placer à la tête du contingent français un personnage au passé militaire glorieux afin de donner, dès le départ, un caractère prestigieux et unique au bataillon français. Alors que le commandement du BF/ONU est confié au chef de bataillon Le Mire, le général Monclar, alors inspecteur de la Légion étrangère, est désigné pour prendre la tête de l'état-major des Forces terrestres françaises de l'ONU (FTF/ONU), créé le 18 septembre 1950. Il accepte pour cela de céder ses quatre étoiles de général de corps d'armée pour les « cinq ficelles » de lieutenant-colonel. La mission qu'il reçoit est claire, il bénéficie ainsi des « attributions d'un commandant supérieur sur un théâtre d'opérations en ce qui concerne : l'engagement au combat du bataillon, la discipline générale, l'avancement, les décorations des officiers et de la troupe. [...] Il ne s'immisce pas dans le commandement intérieur du bataillon. Il a vis-à-vis du commandement du bataillon, les attributions d'un colonel dans son régiment. [Par ailleurs], la mission du lieutenant-colonel Monclar comportera également l'étude d'un certain nombre de points énumérés ci-dessous : procédés de combat de l'infanterie, emploi de l'artillerie et liaison infanterie-artillerie, emploi des unités blindées et combat du groupement infanterie-blindés, emploi du génie, principes de son utilisation au profit de l'infanterie et des blindés, destructions, mines et pièges, les transmissions, en particulier dans les liaisons blindés-infanterie, les moyens de débarquement, lutte antiguérillas et sécurité des arrières, appui aérien, lutte contre le froid ».

Afin de mener à bien cette mission de recueil d'informations sur les caractéristiques propres aux opérations et à l'emploi des armes en Corée, l'état-major des FTF est composé de spécialistes de chaque arme. Le 18 septembre 1951, un an jour pour jour après sa création, l'état-major des FTF est dissous, d'une part parce qu'il a rempli sa mission et procédé à un véritable « retour d'expérience », de l'autre parce que sa présence a été à l'origine d'un certain nombre de dysfonctionnement dans la chaîne de commandement entre le bataillon et son régiment d'appartenance, le 23^e RI.

LES PREMIERS ENGAGEMENTS WONJU



Arrivé à la fin du mois de novembre 1950, le bataillon est aussitôt dirigé du Taegu où se trouve le camp Walker. Là, les volontaires quittent leurs effets français et font connaissance avec l'intendance américaine et sa remarquable efficacité. Après la perception de l'équipement et de l'habillement, et notamment des vêtements grand froid bien accueillis puisque la température moyenne est constamment inférieure à 0°C et oscille souvent autour des -10°C voire moins, les hommes reçoivent leur armement. La plupart le connaît pour l'avoir déjà utilisé, toutefois, une instruction plus poussée s'avère nécessaire, notamment pour les servants des canons de 57 et de 75 mm sans recul ou des mortiers de 81 mm.

Le 11 décembre 1950, à l'instar des autres bataillons des Nations unies, le BF/ONU est rattaché à une grande unité américaine, il s'agit, pour les Français, de la 2^e Division d'infanterie dont le bataillon intègre le 23^e régiment au côté des Néerlandais (38^e régiment) et des Thaïs (9^e régiment). C'est au sein de cette prestigieuse division, surnommée « Indianhead » en raison de son insigne, que les Français vont désormais combattre.

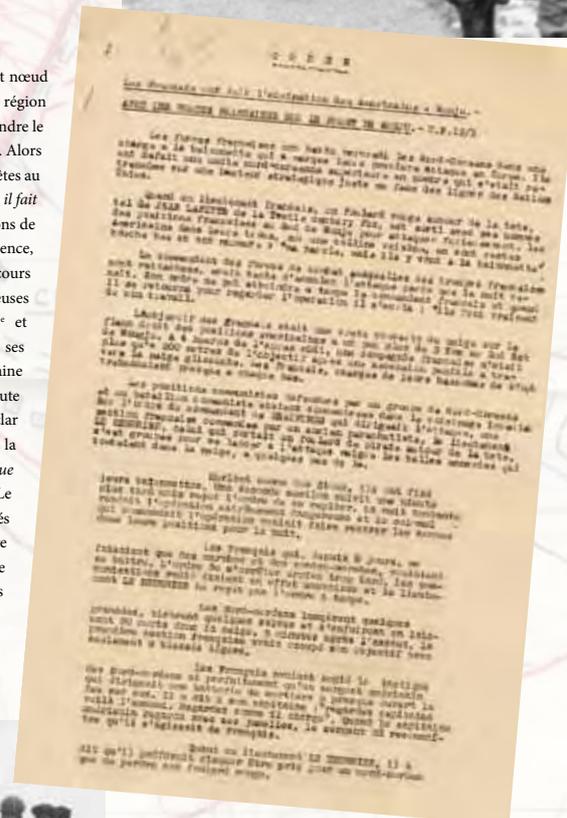


Le 9 janvier 1951, après une semaine passée à couvrir le flanc gauche de la 2^e DI qui combat durement pour conserver l'important nœud de communications que constitue la ville de Wonju, le BF/ONU est en place. Wonju se situe au centre de la Corée du Sud, dans une région montagneuse où aboutissent cinq routes principales. Les Chinois ont concentré leurs efforts sur cette localité qu'ils réussissent à prendre le 7 janvier après de durs combats contre les 38^e et 23^e régiments. Le lendemain, l'ordre tombe : Wonju doit être impérativement repris. Alors que les contre-attaques américaines des 8 et 9 janvier échouent, du côté français, ces journées sont mises à profit pour occuper les crêtes au sud de la ville afin de préparer l'attaque du lendemain. « La nuit se passe à peu près calme se souvient le commandant Le Mire, [mais] il fait si froid que personne ne peut dormir ». À 5 heures du matin, le 10 janvier, le thermomètre affiche -34°C. L'aménagement des positions de combat est rendue difficile par la dureté du sol, les manches de pelles se brisent à son contact. En milieu de matinée la bataille commence, elle dure jusqu'à 17h30 et, malgré quatre attaques successives, les Français maintiennent l'intégrité de leur ligne de résistance. C'est au cours

de ce baptême du feu qu'ont lieu les deux fameuses charges à la baïonnette de la part des 2^e et 3^e compagnies. À Wonju, le BF/ONU connaît ses premiers tués au feu, 13 au total et une dizaine de blessés, mais il montre aux Américains toute sa valeur. Le 28 janvier 1951, le général Monclar déclare par ailleurs au secrétaire d'État à la guerre « le détachement est en bon état physique et moral. Il a gagné l'ascendant sur l'ennemi ». Le sanglant combat de Chipyoung-Ni, livré aux côtés des autres bataillons du 23^e régiment, va faire définitivement accepter les Français au sein de la 2^e DI, leur valeur au combat étant désormais reconnue par tous.



Aux mois de janvier et février 1951, la montée en ligne du BF/ONU se fait dans des conditions climatiques extrêmes, la température oscille entre 0° et -30° C



Au cours de la bataille de Chipyoung-Ni, quelques chars Patton parviennent à rompre l'encerclement des forces chinoises



À l'issue de la bataille de Wonju, le général Ridgway, commandant la VIII^e Armée rédige un ordre du jour qui célèbre le courage des volontaires : « La baïonnette n'est peut-être pas la dernière arme secrète des nations unies, mais elle a un pouvoir agressif indiscutable. J'ai entendu parler deux fois de la baïonnette dans la guerre de Corée, une fois par les Turcs, une autre fois par les Français. Il sera rappelé à toutes les unités que cet instrument n'a pas été inventé uniquement pour ouvrir les boîtes de conserve. »

Héros de la bataille de Wonju, le sergent Pralon, le sergent-chef Raynal et le lieutenant Lebeurrer

Les témoignages divergent quant à cette action, pour les uns (Le Mire) « l'ordre d'attaque se [faisant] attendre, [le lieutenant de la section d'assaut] occupe ses hommes quelques instants en leur faisant mettre baïonnette au canon ». Pour d'autres, comme Gérard, l'explication est plus pratique : « nous étions équipés à l'américaine. Comme armement, nous avions le fusil "Garand". Sa baïonnette était placée dans un fourreau qui était accroché au ceinturon en toile et lorsque vous étiez assis la poignée vous rentrait dans les côtes. Pour parer à cet inconfort, nous la mettions au bout du canon du fusil. Mais en cette saison, les températures descendaient à plus de -30° et les armes étaient gelées, impossible d'enlever les baïonnettes, elles étaient comme soudées ». L'assaut des Français étant suivi par des correspondant de guerre américain, ceux-ci s'empara de l'événement qui est relaté dans le monde entier.



LES PREMIERS ENGAGEMENTS

TWIN TUNNELS - CHIPYONG-NI

Malgré la belle résistance des Français à Wonju, les troupes des Nations unies effectuent un décrochage d'une vingtaine de kilomètres en arrière afin de permettre un réajustement du front. Le contact semble perdu avec l'ennemi qui a subi de lourdes pertes et dont l'offensive semble marquer un temps d'arrêt, ses lignes de communication commençant à être sérieusement étirées. Le 23^e régiment d'infanterie est donc poussé en avant dans le cadre de la contre-offensive des forces des Nations unies, progressant sur les crêtes, il avance en direction de Chipyong-Ni dont il a mission de s'emparer. Le but est également, par une reconnaissance en profondeur, de clarifier la situation de l'ennemi. Le BF/ONU progresse plein Nord, en liaison à droite avec le troisième bataillon du 23^e RI. Le 31 janvier 1951 « le bataillon reçoit l'ordre d'arrêter la progression et de s'installer défensivement pour la nuit » à 4 kilomètres au sud de Chipyong-Ni, au lieu dit « Twin Tunnels » en raison des deux tunnels qui passent sous les collines où se retranchent les compagnies françaises et américaines. Là encore le repos est quasiment inexistant pour les volontaires qui n'ont pas encore reçu les sacs de couchage « Arctic », fort heureusement d'ailleurs car cela leur permet d'être en éveil et prêt à se servir immédiatement de leurs armes au moment de l'assaut. À l'aube, les positions du 23^e RI sont en effet attaquées par les Chinois. « Vers 4 heures du matin se souvient Gérard J., nous entendîmes des voix et des pas dans la neige, le sergent J. chef de groupe lâcha une rafale de carabine, les clairs chinois aux notes graves retentirent, simultanément des armes crépitaient. [...] Dès l'engagement C., tireur, fut touché à la tête par une rafale. G., le chargeur, essaya en vain de reprendre le tir, mais la mitrailleuse gelée, s'était enrayée. Avec ma Thompson, je répondais successivement aux tirs de l'adversaire, mais je fus vite repéré car mon trou de combat était visible dans la neige [...] l'ennemi allongea ses lancers de grenade dont une atterrit à mes pieds ; afin d'échapper à son explosion, je fis un bond de quelques mètres mais un éclat me rattrapa, se logeant dans les nerfs de l'articulation du coude gauche ; j'ai eu l'impression d'avoir reçu une décharge de 20 000 volts. Pansé, j'ai repris ma place au sein du groupe. »

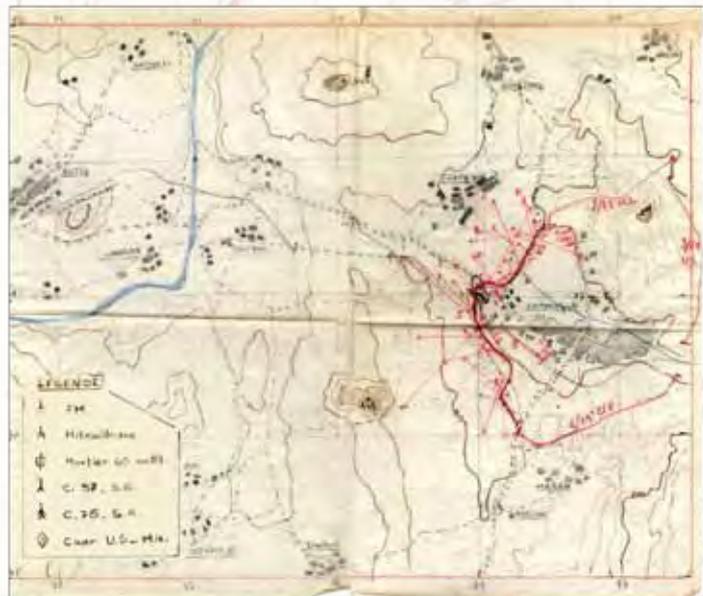


Profitant de la brume qui interdit tout appui de l'aviation, les Chinois ont en effet attaqué les positions françaises, le combat extrêmement violent, allant jusqu'au corps-à-corps, se poursuit jusque dans l'après-midi. Vers 16 heures, grâce à l'amélioration des conditions météorologiques, les volontaires français et leurs camarades américains reçoivent enfin l'aide de l'aviation qui parachute ravitaillement et munitions et mitraille les fantassins chinois. Finalement, ces derniers refluent avec des pertes estimées à 1 500 tués et blessés. Le combat de Twin-Tunnels est certes une belle victoire défensive, mais il coûte au bataillon une trentaine de tués et une centaine de blessés. Pour la première fois, le BF/ONU accuse la perte de deux prisonniers.



Parachutage de munitions par un C-82 Packet au cours de la bataille de Chipyong-Ni. À cette occasion, les volontaires découvrent la puissance et l'efficacité de l'armée américaine et de sa logistique

Le 3 février, le groupement tactique auquel appartient le bataillon français reçoit ordre de reprendre le mouvement et d'occuper Chipyong-Ni, ce qui est réalisé à la mi-journée. Les jours qui suivent sont mis à profit par les quatre bataillons (les trois bataillons américains du 23^e RI et le BF/ONU) pour organiser solidement défensivement la position. Dans le même temps, les éléments de trois divisions chinoises investissent le périmètre, chacune de ces grandes unités étant alors forte de 8 à 10 000 hommes. Le général Ridgway, commandant de la VIII^e Armée, donne l'ordre de résister sur place. La position de Chipyong-Ni est jugée, en effet, indispensable pour la réussite de la manœuvre américaine. Le commandement américain a décidé de créer un « abcès de fixation » afin d'y attirer les forces chinoises et de les détruire. L'attaque chinoise débute le 13 février à 22 heures, pendant trois jours, alors que la température a recommencé à chuter, que les trous de combat ont été réalisés parfois à l'explosif, parfois en dégelant le sol avec de l'essence, Français et Américains résistent et grâce aux nombreuses contre-attaques, parviennent à repousser les Chinois. Le 23^e RI a pleinement rempli sa mission de protection du môle de résistance et de pivot de Chipyong-Ni puisqu'il a protégé, à l'Ouest, le flanc de l'offensive du I^{er} et IX^e Corps en direction du Han et permis au reste de la 2^e DI et du X^e Corps de progresser à l'Est. Le bataillon accuse la disparition de 12 des siens.



LES COMBATS DU PRINTEMPS

LE BF/ONU, UNE UNITÉ SOLIDE MAIS ÉPROUVÉE PAR SIX MOIS DE COMBATS ININTERROMPUS



Le repos accordé au bataillon après Chipyoung-Ni est cependant de courte durée, le 2 mars 1951, le bataillon remonte en ligne en pleine nuit, sous la neige qui tombe et une température proche de -30°C. Le 3 mars, une partie du bataillon reçoit l'ordre de s'emparer de la cote 1037, deux compagnies se mettent en place pour le lendemain. « *Nuit calme. Froid glacial* » relève le journal des marches et opérations (JMO). Le 4 l'attaque est reportée au lendemain. Le 5 mars, la 2^e Compagnie part finalement à l'assaut de 1037 un piton très escarpé où, les Chinois, bien retranchés dans les abris qu'ils ont eu tout le loisir de fortifier, n'ont qu'à laisser rouler les grenades sur les assaillants. « *C'est avant d'arriver à mi-chemin de l'objectif, raconte Charles de G., que tout l'appareil ennemi se déclencha [...]. Les mortiers et les armes automatiques donnaient de tous côtés, les tirs sûrement réglés à l'avance touchaient leurs cibles et cela tombait de toutes parts. J'avais 19 ans, comme beaucoup de mes camarades, je voyais tout se dérouler comme dans un film et je n'en croyais pas mes yeux. Malgré les distances respectées, chaque portion de chemin gagné, un de nos frères était abattu. [...]. Chaque camarade qui tombait semblait déposer sa croix, oui ! C'est cela, un vrai chemin de croix, j'étais stupéfait ! Quels hommes ! Tout était triste et émouvant, à peine croyable ! Extraordinaires et merveilleux à la fois ».*



Croquis de la cote 1037. Si les combats pour la prise de ce piton sont particulièrement violents et coûtent la vie à une trentaine de volontaires, tous les combattants se souviennent du calvaire rencontré lors de la descente des corps des camarades morts et blessés. Toute la nuit du 5 au 6 mars 1951 a été consacrée à ce transport sur les pentes glissantes et sous un froid glacial. Comme le raconte le sergent Jeanpert de la 1^{re} compagnie : « *pour évacuer nos blessés et les faire soigner à l'ambulance, il fallait sept heures, c'était long et extrêmement pénible de brancarder dans la neige en tombant tous les 10 mètres* ».



Wonju, Twin Tunnels, Chipyoung-Ni, 1037. Au cours de ces combats, les volontaires ont fait leur preuve et montré à leurs homologues américains leur valeur dans l'offensive, comme dans la défensive : le commandement américain sait qu'il peut compter sur les Français. En récompense de ces faits d'armes, le bataillon a reçu en trois mois deux citations françaises à l'ordre de l'armée et de deux citations présidentielles américaines. Cependant, cet engagement total du bataillon a un prix et les effectifs ont fondu, et sont difficilement complétés par l'arrivée de plusieurs détachements de renfort. En effet, à la fin du mois de mars, les pertes du bataillon sont élevées et certaines compagnies sont amputées de près de 50 % de leur effectif initial. L'ambassadeur Dejean à Tokyo, en accord avec le général Monclar, demande au commandement américain un délai de trois mois avant que le bataillon ne soit de nouveau engagé. Le bataillon ne bénéficie pas en définitive de ce repos : au début du mois d'avril 1951, la VIII^e Armée déclenche une nouvelle offensive et, « *par des coups de bottes successifs conquièrent méthodiquement chaque massif, sous la pluie glacée qui a succédé à la neige et transforme la terre en boue liquide [au milieu] des mines que les Chinois laissent derrière eux* ». Le 3 avril le 23^e régiment d'infanterie traverse Chunchon, le 6, le bataillon français franchit le 38^e parallèle et atteint le réservoir de Hwachon. Dans les semaines qui suivent, alors que les soldats de la 2^e DI cherchent le contact avec les Chinois, ceux-ci préparent leur dernière offensive de printemps. Dans la nuit du 22 au 23 avril, à la faveur de la pleine lune, « *environ la moitié des 700 000 Chinois et Nord-coréens stationnés en Corée [sont] lancés dans une attaque à trois pointes, écrit Robert Leckie dans son histoire de la guerre de Corée, qui, disait la radio de Pyongyang, devait anihiler les forces des Nations unies. Le premier assaut de moindre importance, vint au centre du dispositif [où était le BF/ONU]. Un deuxième assaut, plus important, porta sur l'aile Est, pendant qu'à l'Ouest, la plus forte des trois offensives tentait d'encercler Séoul par un mouvement d'enveloppement sur les deux flancs* ». Jusqu'à la fin du mois de mai se déroulent de sanglants combats où s'illustre de nouveau les volontaires français, le 17 notamment à Putschael, la section de pionniers aux ordres de l'adjudant Falise est quasiment anéantie, son chef, fait prisonnier. Au début du mois de juin, la situation de l'ennemi semble catastrophique, ses pertes humaines et matérielles ont été très élevées ; c'est le moment qu'il choisit pour entamer des pourparlers, à l'initiative il est vrai de Jacob Malik, délégué soviétique aux Nations unies. Le 10 juillet 1951, les négociations qui s'ouvrent à Kaesong, une ville qui se situe juste en deçà du 38^e parallèle, au nord de Séoul, mettent fin à la première phase de la guerre de Corée : celle de la guerre de mouvement. Désormais, le front se stabilise et, tout le long de la ligne occupée par les différents belligérants, les combattants s'enterrent et fortifient leurs positions. Une nouvelle guerre commence.

© SHD - Textes : Capitaine Jean Cadreau - Maquette P.M.O. - Bataillon "Tody RAMÉ" - Photographies : SHD.

Après les plus durs combats qu'il ait soutenus devant les Sino-Coréens

LE BATAILLON FRANÇAIS lutte toute une nuit contre les éléments déchainés, pour sauver ses blessés

(De notre envoyé spécial François PELOUJ)

Le combat pour la cote 1037 qui opposa le bataillon français au 23^e régiment d'infanterie chinoise fut le plus dur que le bataillon français ait eu à soutenir devant les Sino-Coréens.

Après six mois de combats, le bataillon français est épuisé. Les pertes sont élevées et les effectifs ont fondu. Cependant, les volontaires ont fait leur preuve et montré à leurs homologues américains leur valeur dans l'offensive, comme dans la défensive.

Le 3 avril le 23^e régiment d'infanterie traverse Chunchon, le 6, le bataillon français franchit le 38^e parallèle et atteint le réservoir de Hwachon.

Dans les semaines qui suivent, alors que les soldats de la 2^e DI cherchent le contact avec les Chinois, ceux-ci préparent leur dernière offensive de printemps.

Dans la nuit du 22 au 23 avril, à la faveur de la pleine lune, environ la moitié des 700 000 Chinois et Nord-coréens stationnés en Corée sont lancés dans une attaque à trois pointes.

Un deuxième assaut, plus important, porta sur l'aile Est, pendant qu'à l'Ouest, la plus forte des trois offensives tentait d'encercler Séoul par un mouvement d'enveloppement sur les deux flancs.

Jusqu'à la fin du mois de mai se déroulent de sanglants combats où s'illustre de nouveau les volontaires français, le 17 notamment à Putschael, la section de pionniers aux ordres de l'adjudant Falise est quasiment anéantie, son chef, fait prisonnier.

Au début du mois de juin, la situation de l'ennemi semble catastrophique, ses pertes humaines et matérielles ont été très élevées ; c'est le moment qu'il choisit pour entamer des pourparlers, à l'initiative il est vrai de Jacob Malik, délégué soviétique aux Nations unies.

Le 10 juillet 1951, les négociations qui s'ouvrent à Kaesong, une ville qui se situe juste en deçà du 38^e parallèle, au nord de Séoul, mettent fin à la première phase de la guerre de Corée : celle de la guerre de mouvement.

Désormais, le front se stabilise et, tout le long de la ligne occupée par les différents belligérants, les combattants s'enterrent et fortifient leurs positions. Une nouvelle guerre commence.

| Unité | Effectif initial | Effectif final | Pertes |
|---------------------------|------------------|----------------|--------|
| 1 ^{re} Compagnie | 120 | 40 | 80 |
| 2 ^e Compagnie | 100 | 30 | 70 |
| 3 ^e Compagnie | 80 | 20 | 60 |
| Section de pionniers | 50 | 10 | 40 |
| Total | 350 | 100 | 250 |

Après six mois d'opérations, le bataillon est exsangue. La crise des effectifs et les pertes du premier semestre 1951 entraînent une importante baisse du moral au sein du bataillon

CRÈVECŒUR

SEPTEMBRE-OCTOBRE



Vue de la ligne de crêtes de Crèvecoeur (Heartbreak Ridge)



Au cours du mois de juillet 1951, le BF/ONU cantonne dans la région d'Inje où il se repose et consacre beaucoup de temps à l'instruction. Les pourparlers entrepris à Kaesong déçoivent les optimistes : il apparaît très vite que les Chinois et les Nord-Coréens entendent faire trainer en longueur les discussions afin d'obtenir par la négociation ce qu'ils ne peuvent avoir par le succès des armes. Le bataillon fait mouvement et se dirige dans la région du « Triangle de fer », triangle dont les pointes sont représentées par les localités de Kumwha, Chorwhon et Pyongyang, ainsi appelée en raison de la richesse minière de son sol. Là, les Français prennent position au sud d'un massif de montagnes surnommé le « Bol » (Punchbowl, pour les Américains) décrit ainsi par le commandant Le Mire : « *Le Bol est une cuvette de 500 mètres complètement ceinturée de chaînes dépassant 1 000 mètres. L'ennemi tient solidement les côtés nord et ouest, [alors que] les Marines se sont emparés de la face sud et d'une partie est. Le 25 juillet la 2^e Division d'infanterie relève les Marines* ». Au mois d'août se souvient Gérard J. « *les pourparlers d'armistice étant toujours en cours, les opérations sont limitées à faire des patrouilles à l'échelon section ou compagnie [...]. Le reste du temps est employé à consolider les blockhaus et à améliorer le réseau de barbelés* ». Toutefois, les négociations étant au point mort et la mauvaise foi des adversaires communistes, totale, l'état-major des Nations unies décide de relancer l'offensive afin de chasser l'ennemi du secteur du Réservoir de Hwachon qui constitue la source d'eau et d'électricité de Séoul, mais également d'harmoniser les positions alliées et de rectifier la ligne de front. Cette nouvelle offensive donne lieu aux combats les plus furieux de la guerre, symbolisés pour les volontaires du bataillon français par l'assaut et la prise du piton 931, plus connu sous le nom de Crèvecoeur.

« *Quand on pense Crèvecoeur écrit le commandant Le Mire, on se demande si le commandement avait prévu d'être entraîné dans une affaire aussi dure. Pourtant, l'opération se justifie par la forme même du Bol dont les Alliés ne pouvaient, sans danger, se contenter de tenir le bord sud. Le Bol pris, il fallait bien s'emparer de 983, la Colline sanglante [...]. Mais une fois prise Bloody Hill, la conquête de Crèvecoeur s'imposait [car], à quoi bon les batailles précédentes si Crèvecoeur restait planté comme une dague [...] entre notre front et celui du IX^e Corps.* » Les premiers assauts sur Crèvecoeur, dévastée par les bombardements au napalm, retournée par les obus de l'artillerie, débutent le 15 septembre 1951 les pertes se révèlent effroyables pour les bataillons américains dont les effectifs fondent après chaque tentative. Le bataillon français est engagé, quant à lui, à partir du 26 septembre, la 3^e compagnie est désignée pour déloger les Nord-Coréens du sommet et de ses flancs : c'est le début d'une bataille qui va durer quinze jours. Lorsque le bataillon est relevé le 21 octobre, il a perdu 60 des siens et près de 260 ont été blessés, mais Crèvecoeur est, grâce aux sacrifices des volontaires français et de leurs compagnons d'armes américains, aux mains des troupes des Nations unies.

Les combats de Crèvecoeur ont révélé toutes les qualités des soldats coréens intégrés dans la 2^e compagnie du BF/ONU depuis le mois de janvier précédent. La valeur combattive des soldats sud-coréens de la compagnie ROK (Republic of Korea) est d'ailleurs appréciée du commandement français, (comme des volontaires. Pour Henri L., « *les Coréens qui étaient incorporés avec nous au BF/ONU étaient des combattants exemplaires, très disciplinés. Ils étaient bien intégrés parmi les combattants français* ». De même, Jean P. se souvient que « *c'était de bons soldats et l'intégration fut plutôt bonne et sans problème* » et, selon Claude J., ils « *se révélèrent de très bons soldats dès Twin Tunnels où ils effectuèrent des contre-attaques ; ils se signalèrent aussi lors de la prise de nuit de la côte 851, dernier sommet de Crèvecoeur* ».

Après la bataille de Crèvecoeur, le BF/ONU est mis au repos et ce temps est consacré par les volontaires du premier bataillon, qui terminent leur séjour de un an en Corée, pour préparer leur départ. Du contingent initial, pertes et rapatriements inclus, il ne reste guère que 548 hommes, parmi ceux-ci, 36 ont souscrit un rengagement pour un an et 4 blessés sont laissés dans les hôpitaux, leur état ne permettant pas de les transporter. Ainsi, le rapatriement du contingent initial s'élève à 508 combattants. Le 2 janvier 1952, ils quittent définitivement la Corée à bord du *Sontay* et entament leur retour sur la métropole.



| Légion d'honneur | | | Médaille militaire | Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures (TOE) | | | | |
|------------------|----------|-----------|--------------------|---|---------------|----------|---------|----------|
| Commandeur | Officier | Chevalier | | Armée | Corps d'armée | Division | Brigade | Régiment |
| 1 | 5 | 10 | 80 | 190 | 91 | 211 | 445 | 285 |

| Détail numérique par nombre de citations reçues individuellement | | | | | |
|--|-------------|-------------|-------------|-------------|-------------------------|
| 1 citation | 2 citations | 3 citations | 4 citations | 5 citations | Total du personnel cité |
| 430 | 219 | 88 | 20 | 2 | 759 |

Décorations étrangères : 44 *Silver star* et 81 *bronze star*. Par ailleurs, le BF/ONU reçoit 3 citations à l'ordre de l'armée et est décoré de la fourragère des TOE, l'armée américaine lui décerne en outre 3 *distinguished unit citation*.



Combattant chinois blessé

Adjudant-chef Dominique LECCIA

Parrain de la 281^e promotion
de l'Ecole Nationale des Sous-Officiers d'Active
3^e Bataillon
du 9 janvier au 27 avril 2012



L'adjudant-chef Dominique LECCIA était titulaire des décorations suivantes :

- Chevalier de la Légion d'honneur
- Médaille militaire
- Croix de guerre 1939-1945 avec palme, 1 étoile de vermeil et 2 étoiles de bronze
- Croix de guerre TOE avec 1 palme, 1 étoile d'argent et 1 étoile de bronze
- Croix de la Valeur militaire avec 2 étoiles de vermeil
- Croix du combattant volontaire
- Croix du combattant
- Médaille d'Outre-Mer
- Médaille commémorative 39-45
- Médaille des blessés
- Médaille commémorative de la campagne d'Italie
- Médaille commémorative de la campagne d'Indochine

Adjudant-chef Paul FAUCONNET

Parrain de la 282^e promotion du 2^e Bataillon
du 1^{er} février au 28 septembre 2012
Parrain de la 284^e promotion du 3^e Bataillon
du 14 mai au 28 septembre 2012
de l'Ecole nationale des sous-officiers d'active



L'Adjudant-chef Paul FAUCONNET était titulaire des décorations suivantes :

- Chevalier de la Légion d'honneur
- Médaille militaire
- Croix de guerre 1939-1945 avec une citation
- Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec 5 citations
- Croix de la Valeur militaire avec une citation
- Croix du combattant
- Médaille commémorative française 1939-1945
- Médaille commémorative de la guerre de Corée
- Médaille coloniale avec agrafe « Extrême-Orient »
- Médaille commémorative de la campagne d'Indochine
- Médaille commémorative des opérations de sécurité et de maintien de l'ordre en Afrique-du-Nord avec agrafe « Algérie »
- Insigne des blessés militaires

Adjudant-chef Paul FAUCCONNET

PAUL FAUCCONNET est né le 17 novembre 1917 dans la région de Tra-My en Indochine, où son père était inspecteur principal de la garde indigène. Il reste sur le territoire jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il a 16 ans en 1933 quand il triche sur son âge afin de s'engager dans la Marine, plus précisément à l'École des mousses et des apprentis marins de Brest. À l'issue de sa formation il est affecté sur le navire école *Armorique* le 1^{er} juillet 1934. Son parcours dans la « Royale » l'amène à servir sur de nombreux navires, tels *le Bougainville*, *le Lamotte-Picquet*, *le Foch* et *le Duplex* et comme membre de l'aéronavale sur les hydravions embarqués. Il fait partie des marins qui, à bord du *Lamotte-Picquet*, participe le 17 janvier 1941 à la bataille de Koh Chang contre la flotte siamoise. Paul FAUCCONNET est l'un des marins qui participe à la reconnaissance, l'identification et la destruction d'un sous-marin siamois. Pour ces faits, il est cité avec attribution de la Croix de guerre 1939-1945. Il quitte la marine le 1^{er} décembre 1942 et se retire à Aix-en-Provence.

Attiré par l'action, il se présente le 11 juin 1945 à Marseille au bureau de recrutement de la Légion Étrangère puis rejoint la 1^{re} demi-brigade de la Légion Étrangère en Algérie sous le patronyme de FERRAND. Nommé sergent, il débarque à Saïgon avec son unité au sein du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient pour un premier séjour. Très vite, il montre ses capacités de meneur d'hommes. Ainsi, lors d'une opération à Tay Minh, il est blessé par une grenade au moment d'un violent accrochage. Il se remet rapidement, repart au combat et reçoit une deuxième citation le 29 mars 1947.

Il quitte l'Indochine en mai 1948 et débarque à Oran pour rejoindre le 1^{er} Bataillon Étranger de Parachutistes. Son passage est de courte durée, car il repart en Indochine avec son régiment et débarque à Haïphong en novembre 1948. Dans les situations périlleuses, il se fait remarquer par son sang-froid et la confiance qu'il inspire à ses hommes. Ses actes de courage lui valent une nouvelle citation le 14 mars 1949. Grâce à ses qualités militaires, il est nommé sergent-chef en janvier 1950 puis quitte l'Indochine en février de la même année pour retrouver l'Afrique du Nord.

Le sergent-chef FAUCCONNET débarque le 29 novembre 1950 à Fusan, en Corée au sein du Bataillon français de l'ONU. Il est affecté à la première section du sous-lieutenant COLLARD au sein de la 3^e compagnie du capitaine SERRE. Il se distingue une première fois, par une température de 30 °C, en dessous de zéro, lors des terribles combats de Twin Tunnels contre quatre régiments chinois. Blessé en cours d'action, il refuse l'évacuation pour rester avec ses hommes, alors que son commandant d'unité, gravement blessé, meurt dans ses bras. Le 13 février 1951, à Chipyong-ni, attaquant à la grenade un mamelon à peine défendu par l'ennemi, il enlève un canon de 75 après avoir abattu de sa main les servants de la pièce. Le 29 mai 1951, lors d'une patrouille sur la côte 366, dans la région d'Inje, il fait sept prisonniers. Le 30, il est gravement blessé lors d'une attaque ennemie sur son poste de combat. Ses actes de courage lui valent d'être une nouvelle fois cité et de se voir conférer la Médaille militaire le 26 juin 1951. Le bataillon rentre finalement en France en février 1952, des 1017 soldats que comptait cette glorieuse unité, seuls 480 ont survécu.

À son retour, il rejoint le 11^e Choc à Cercottes en novembre 1952, où il retrouve son chef de section du Bataillon de Corée, le lieutenant COLLARD. Nommé adjudant en juillet 1953, il sert comme instructeur en armement et renseignement avant de partir en mission jusqu'en juin 1955.

Le 17 juin 1955, l'adjudant FAUCCONNET débarque en Algérie pour rejoindre le 1^{er} Régiment de Chasseurs Parachutistes à Philippeville. Dès son arrivée, il participe aux opérations de renseignement avec détermination et efficacité. Le 20 août 1955, lors de l'attaque de Philippeville par les rebelles du F.L.N., il prend le commandement d'un groupe dont le chef vient d'être blessé. À sa tête, il accueille les rebelles dans une maison et les confiant à sa défense. Après une heure de féroce combat, il réussit à mettre trois d'entre eux hors de combat et récupère leur armement. Pour ces faits, Paul FAUCCONNET obtient une nouvelle citation. Au cours de ce séjour en Algérie, il est nommé au grade d'adjudant-chef, avant son retour en France en octobre 1957.

De retour en Métropole, il quitte le service actif pour se retirer dans le Loiret, profiter de sa femme et de ses trois enfants tout en gardant contact avec le 11^e Régiment Parachutistes de Choc. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1959. En 1976, il est invité par le gouvernement de la République de Corée et reçoit la distinction honorifique d'ambassadeur de la Paix.

L'adjudant-chef Paul FAUCCONNET s'éteint le 12 octobre 2003, à l'âge de 85 ans. Chevalier de la Légion d'honneur, Médaille militaire, titulaire des Croix de guerre 1939-1945, Croix de guerre des T.O.E., Croix de la Valeur militaire, de sept citations, blessé à quatre reprises, ses camarades témoignent encore que « Paul est une grande âme ».

Ce sous-officier d'exception laisse derrière lui l'image d'un chef pugnace et énergique, dont les qualités de combattant méritent tout particulièrement d'être citées en exemple auprès des jeunes générations.

Création ENSOA-DirCom : 57-2011

Adjudant-chef Dominique LECCIA

DOMINIQUE LECCIA voit le jour le 7 décembre 1922 à Ajaccio. En 1939, la guerre éclate et lorsque les allemands déferlent sur l'Europe, il est trop jeune pour s'engager. L'occupation de sa Corse natale lui est intolérable. Il décide donc de rejoindre la Résistance en novembre 1942, puis les Forces Françaises de l'Intérieur en 1943. Finalement, le 19 septembre, il s'engage au Bataillon de Choc en provenance d'Afrique. Le 4 octobre 1943 la Corse est libérée, puis peu après l'île d'Elbe est conquise. Avec son bataillon LECCIA s'apprête à débarquer en Provence. Nous sommes le 20 août 1944, et la bataille de France va commencer.

Pendant la marche en avant du Bataillon de Choc, d'août 1944 à janvier 1945, il s'illustre plusieurs fois, notamment lors de la prise de Toulon en sauvant son chef pris sous les feux ennemis, puis après les rudes combats de la libération de Belfort, le 27 novembre à Masevaux, où, prenant le commandement d'une équipe d'assaut, il réduit très vite une position ennemie fortement tenue. Pour ses actions d'éclat, il obtient trois citations dont une à l'ordre de l'Armée. Pourchassant l'ennemi, son unité arrive aux portes de Colmar, qu'elle libère le 3 février. Malgré les combats retardateurs menés par les allemands, il franchit le Rhin le 2 avril 1945. Un mois plus tard, le 8 mai, les allemands capitulent.

Dans le même temps, en extrême Orient, l'Indochine se soulève et menace les intérêts de la France. Dominique LECCIA embarque le 2 février 1946 pour Saïgon. Dès le 4 mars, il participe à des coups de mains et des embuscades. C'est dans ce contexte que LECCIA est promu sergent en juillet 1946. En janvier 1947, il est parachuté sur Nam Dinh et tombe avec tous ses hommes en plein dispositif rebelle. Après plus d'une journée d'accrochages, à force d'abnégation, il réussit à rejoindre la zone amie avec tout son personnel. Pour ces faits, le 27 avril 1947, une citation à l'ordre de l'Armée lui est attribuée et la Médaille Militaire lui est conférée.

Rapatrié en France en juin 48, il retourne en Indochine 4 ans plus tard. D'abord instructeur auprès de l'armée royale Kimère, il rejoint les commandos parachutistes sur les plateaux montagneards du centre Vietnam et du Sud du Laos. Les combats font rage, LECCIA démontre ses qualités de fin stratège. Il est Blessé en septembre 1953 à Pleiku. Il se remet rapidement, 6 mois plus tard, lors d'un énigmatique accrochage avec l'ennemi, il est à nouveau blessé par des éclats de mortier. Il obtient une citation à l'ordre de la division, mais sa blessure l'éloigne définitivement des troupes aéroportées. Son séjour en Extrême-Orient se termine au printemps 1954.

En France, le général De Gaulle doit faire face à la montée des indépendantistes en Algérie. Le conflit prend une autre proportion quand en novembre 1954, les nationalistes se soulèvent contre la France. Nouvellement promu, l'adjudant Dominique LECCIA est aussitôt affecté au 4^e régiment d'infanterie coloniale dans le Constantinois. Dès son arrivée, il traque avec brio les forces rebelles réfugiées dans les djebels. Au cours d'une opération le 19 juillet 1958, l'adjudant LECCIA, ayant localisé un poste de commandement rebelle retranché dans une ferme, l'investit, met hors de combat ses adversaires et récupère des documents particulièrement importants. La croix de la valeur militaire avec deux citations à l'ordre du corps d'armée vient récompenser cette nouvelle action d'éclat. Il est promu adjudant-chef et quitte l'Algérie en 1959.

De 1959 à 1961, en séjour à Djibouti, l'adjudant-chef Dominique LECCIA est nommé chevalier de la Légion d'honneur pour faits exceptionnels de guerre. En 1963, après une riche carrière, il demande à faire valoir ses droits à la retraite. Il reste très lié à l'institution militaire et profite de sa famille. Le 12 novembre 2003, il s'éteint au milieu des siens, à Oilloulas dans le Var.

Officier de la Légion d'honneur, médaille militaire, neuf fois cité, l'adjudant-chef Dominique LECCIA est un combattant au courage hors pair, un chef de guerre d'une exceptionnelle ardeur et un meneur d'hommes qui véhicule les plus nobles vertus militaires et mérite ainsi d'être cité en exemple auprès des jeunes sous-officiers.

Création impression ENSOA-DirCom : 56-2011

7 décembre 2011 remise de chèque par le Crédit Agricole mécène de la Grenadirka



Sergent-chef Raymond WEGSCHEIDER

Parrain de la 283^e promotion
de l'Ecole nationale des sous-officiers d'active
1^{er} Bataillon
du 2 avril au 30 novembre 2012



Le Sergent-chef Raymond WEGSCHEIDER était titulaire des décorations suivantes :

- Officier de la Légion d'honneur
- Médaille militaire
- Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures avec 2 palmes
- Croix du combattant
- Médaille commémorative française des opérations de l'ONU en Corée
- Médaille des blessés
- Silver Star

2 février 2012 inauguration de l'exposition « Bataillon français de l'ONU en Corée »



**A cette inauguration, étaient présents :
MM. Violeau et Machet anciens militaires
ayant fait partie de ce bataillon,
le capitaine Cadeau du Service Historique
de la Défense, spécialiste de ce conflit,
qui assurera une conférence
le 21 mars au cinéma du quartier Coiffé.**

Sergent-chef Raymond WEGSCHEIDER

RAYMOND Wegscheider naît le 20 juin 1927 à Sainte-Marie-aux-Mines en Alsace. Après des études à Metz, il est évacué avec sa famille vers Royan lorsque la France capitule en juin 1940 puis rejoint la Lorraine quelques années plus tard. Réquisitionné par les Allemands à l'été 1944 pour l'Arbeitsdienst – le « service du travail » – il est immédiatement dirigé vers la Pologne puis participe à la retraite des troupes allemandes au début de l'année 1945 avant de s'évader avec un camarade lorrain. Il ne retrouve sa famille qu'après la signature de la capitulation et sera reconnu par décision du ministre des anciens combattants et victimes de guerre en 1963 comme un « Malgré-Nous ».

Après avoir travaillé en Moselle, il commence son service militaire en septembre 1947 dans l'infanterie coloniale et se porte volontaire pour l'Afrique Occidentale Française. Affecté au 7^e régiment de tirailleurs sénégalais de Dakar, il réussit brillamment les différents examens, gravissant un à un les échelons pour accéder au grade de sergent.

À son retour en mai 1950, il est affecté au 110^e régiment d'infanterie coloniale stationné à Constance en Allemagne. Il se porte volontaire pour servir au sein du bataillon français de l'ONU en Corée. Sa carrière prend alors un nouveau départ en ce mois de mai 1951.

Le sergent Wegscheider atteint le fameux 38^e parallèle le 4 juillet 1951 où il est affecté à la 2^e compagnie pour y commander un groupe de Sud-Coréens. Il deviendra véritablement leur « chef de sang » après son premier accrochage où il montrera le plus bel exemple de courage et de mépris du danger. Cité à l'ordre de l'Armée fin septembre, il se voit attribuer la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures après avoir été blessé une première fois le 26 septembre 1951 près de Sataeri. Il refusera l'évacuation pendant l'action.

Lors de la bataille de « Crève-Cœur », sa section se prépare le matin du vendredi 13 octobre à s'emparer du dernier point de résistance, la côte 851. Il entraîne son groupe dans un assaut impétueux, recevant une première balle dans la cuisse gauche. Pourtant, il persiste et arrive à la tête de ses hommes sur l'objectif, où il reçoit une autre balle qui lui brisera la colonne vertébrale, après lui avoir perforé un poumon. Evacué par hélicoptère, ayant reçu l'extrême-onction d'un prêtre américain, il sera opéré plusieurs fois durant deux mois. Son chef de section le remerciera pour son action déterminante, et il sera nommé au grade de sergent-chef le 30 novembre 1951. Il quitte l'Extrême-Orient en janvier 1952 et reçoit des soins durant deux ans à l'hôpital du Val-de-Grâce. Devenu paraplégique, il rejoint une clinique spécialisée de New-York avec l'aide de la 2^e division d'infanterie américaine, qui a lancé pour l'occasion une souscription afin de subvenir aux frais médicaux. Il y séjournera presque deux ans.

À son retour en France, il poursuivra sa vie dans un fauteuil roulant, entouré de sa femme, une infirmière du Val-de-Grâce qu'il a épousée en 1960, et de ses proches. Toujours optimiste et rayonnant de gaieté, engagé dans de nombreuses associations, il s'éteint en 1995 à Blou, près de Saumur, à l'âge de 68 ans.

Le sergent-chef Wegscheider a choisi de servir son pays en s'engageant dans les troupes coloniales. Animé du plus bel état d'esprit, avide d'action, il aura effectué une courte mais riche carrière en opérations durant ses trois mois en Corée. Ses ambitions auront été stoppées par sa dernière blessure, et il est radié des contrôles en décembre 1953 avec la médaille militaire, deux citations à l'ordre de l'Armée, deux blessures de guerre et la « Silver Star » américaine. En récompense des services rendus, il sera fait chevalier de la Légion d'honneur en 1957, puis élevé au grade d'Officier dans cet ordre en 1988. Cette dernière distinction témoigne de la reconnaissance de la Nation à ce sous-officier exceptionnel qui, pour son engagement et sa bravoure, mérite d'être cité en exemple aux jeunes générations.

Le don des PSO 2011

Du 22 au 25 novembre 2011, se déroulaient les journées annuelles des présidents des sous-officiers (PSO) de l'armée de Terre. Sous l'impulsion du major Hanet, conseiller sous-officiers auprès du chef d'état major de l'armée de Terre, et de l'adjudant-chef Magri, PSO de l'école nationale des sous-officiers d'active, les PSO de toute l'armée de Terre se sont cotisés pour faire don d'une pièce destinée à enrichir les collections du musée du sous-officier. Ce dernier a donc acquis pour eux une tenue complète d'un sergent-chef parachutiste portée durant la guerre d'Indochine.

Cette tenue de combat reflète à la fois les qualités d'adaptation du sous-officier à la française, qui se traduit par le fameux « système D », et le contexte économique de l'époque.

En effet, l'armée française ne connaît pas de répit une fois le territoire métropolitain libéré et la capitulation de l'Allemagne signée en 1945. Les Français sont engagés sur le théâtre indochinois qui s'est embrasé sous le souffle ardent d'un nationalisme tentant de masquer ce qui n'est en fait que l'expansion du communisme en extrême-orient.

La France, dévastée par 4 années d'occupation et des conflits violents, est exsangue. Le rationnement perdure jusqu'au milieu des années cinquante. L'industrie n'est pas en mesure d'équiper rapidement et efficacement l'armée française malgré les efforts consentis pour livrer du matériel de conception et fabrication nationales.

Les sous-officiers français engagés en Indochine vont donc lutter en utilisant les matériels fournis par nos alliés, voire nos adversaires (avec notamment l'utilisation massive du pistolet du sous-officier allemand, le P 38). Ils y apporteront leur touche « personnelle » afin d'adapter les équipements au terrain indochinois.

Coiffé d'un chapeau de brousse français de fabrication locale (reconnaisable à son bouton pression typique), le sergent-chef porte son galon à la boutonnière de la veste HBT (herring bone twill, tissage en arrête de poisson, c'est-à-dire en chevron) modèle 44 au camouflage typique du corps des Marines dans le Pacifique.

Son pantalon dit en « peau de saucisson » est en fait le sur-pantalon Windproof anglais retailé pour être porté près du corps. La finesse de sa toile en fait un vêtement particulièrement bien adapté au climat tropical.

Il est chaussé de brodequins de fabrication artisanale de type jungle boots américaines.

Ses équipements sont eux aussi un panachage d'effets étrangers réappropriés. Bretelles de suspension et ceinturon anglais modifiés, par ajout de crochets et d'œilletons, pour pouvoir y fixer du matériel US et/ou français ; porte chargeur USM 1 modifié « Indochine », reconnaissable à sa languette de fixation aux bretelles en cuir.

Une gourde américaine est suspendue, dans sa housse M 10, au ceinturon. L'étui en cuir pour PA MAC 50 contenait l'arme de poing. Un poignard américain USM 3, dans son fourreau USM 8, et une lampe TL 122 A premier type complètent l'équipement.

Cette magnifique tenue, enregistrée sous les numéros d'inventaire juridique allant de 2011.23.1 à 2011.23.12, rehausse d'ores et déjà la modeste vitrine dédiée à la Libération et à l'Indochine.

Ce don des PSO contribue ainsi au rayonnement du corps des sous-officiers à travers leur musée.



Calendrier de l'école et de l'association

8 mars Cérémonie de remise des Galons de la 280^e promotion « sergent NESSUS »,

5 avril Assemblée Générale de l'association au quartier Marchand,

18 avril Cérémonie de Baptême de la 282^e promotion « adjudant-chef FAUCONNET »,

26 avril Cérémonie de remise des Galons de la 281^e promotion « adjudant-chef LECCIA »,

24 mai Cérémonie de remise des Galons de la 279^e promotion « adjudant-chef MAGNE »,

22 juin Cérémonie de Baptême de la 284^e promotion « adjudant-chef FAUCONNET »,

14 juillet Cérémonie de Baptême de la 283^e promotion « sergent-chef WEGSCHEIDER »,

du 3 mai au 27 juillet Exposition « Peintres officiels de l'Armée »,

du 5 septembre au 15 décembre Exposition « Caricatures militaires »,

27 septembre Cérémonie de remise des Galons des 282^e et 284^e promotions.

NOUVEAUX PRODUITS



Les brochures
du Musée
du Sous-Officier
(Historique et collections)
*au prix unitaire : 5 Euros
(frais de port inclus)*



Des planches de 4 timbres
qui serviront à financer en partie
la centaine de supports métalliques
pour les reliquaires
de la salle des parrains.
*au prix unitaire : 5 Euros
(frais de port inclus)*

L'association Le Chevron,

vous propose d'acquérir :



Les Chevron
Hors-Série I, II et III
ouvrages, retraçant la vie des
parrains de promotion.



Des insignes
des promotions
de l'ENSOA.



Pour toute commande ou renseignements, s'adresser à :
Association « LE CHEVRON ET LES AMIS DU MUSÉE DU SOUS-OFFICIER »
79404 Saint-Maixent-l'École Cedex
Tél. : 05.49.76.85.38. (le mardi de 9 heures à 12 heures)
Fax : 05.49.76.85.39. – Courriel : chevron-musée@wanadoo.fr

Rédaction : ENSOA, quartier Marchand — 79404 Saint-Maixent-l'École Site Internet ENSOA : <http://www.ensoa.terre.defense.gouv.fr>
Siège de l'association : Association « Le Chevron et les Amis du Musée du Sous-Officier » — 79404 Saint-Maixent-l'École Cedex
Tél. : 05.49.76.85.38. — Fax : 05.49.76.85.39. — Courriel : chevron-musee@wanadoo.fr
Site Internet du musée et de l'association : <http://www.museedusousofficier.fr>
Directeur de la publication : Major Jean-Louis Mitton
Comité de rédaction : Association « Le Chevron et les Amis du Musée du Sous-Officier »
Conception : ENSOA Bureau Communication 04-2012/ M. André-Klaus Brisson Impression : Imprimerie BOUCHET, Prim'Atlantic
N° ISSN en cours Dépôt légal : 1203 mars 2012
Copyright : tous droits de reproduction réservés la reproduction des articles est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction.
Crédit photographique : ENSOA, SHD/ECPAD